

XYZ. La revue de la nouvelle

Les larmes de vie

Bernard Kieken



Numéro 49, printemps 1997

Transatlantique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4521ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Kieken, B. (1997). Les larmes de vie. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (49), 51–55.

Les larmes de vie

Bernard Kieken

Au loin, le regard invente la vie. L'horizon embrasse la hamada en une flambée d'hallucinations évanescentes. Caravanes pesantes de chameaux à la bosse aqueuse; chéchias enturbannées d'incandescence dodelinant sous le pas serein qui s'empresse vers l'oasis. Long serpent d'hommes et de bêtes aimantés par la verdure prometteuse de rasades, de repos éphémère. Une flammèche pourprée, léchée de soleil indécemment, irise par instants le ciel; prière pour un arc-en-ciel salutaire. Derrière, s'obstine à la survivance quelque tente où se convulse un vestige de traditions. Une jeune femme pilonne quelques graines de mil dans un trop vaste pot de terre. Un chatolement de sueur sillonne sa peau d'ébène sous les rayons drus. Ses seins déjà lourds de maternités successives battent la cadence que ses bras impriment à l'outil. Le pagne, seul attribut vestimentaire dont elle honore son corps, saisirait l'improbable visiteur par sa blancheur immaculée. Malgré les ondolements de ses hanches frêles, les pans s'accrochent aux ilions comme deux pitons à flanc de montagne. Le reste s'offre au sirocco, à la brûlure du soleil, à la fatigue de la vaine journée. À gauche, la mort prend ses aises. Platitude horizontale d'un désert illimité, ogre de vies depuis longtemps digérées même si de rares relents d'humanité résistent encore, miment un semblant de civilisation, copie fade de ce que doit être l'existence ailleurs. Rocailles asséchées d'azur despotique, fendues de froid nocturne; craquelures d'un sol pétrifié de dessiccation datant de deux années qui n'a plus la force de hurler son dégoût; exode de toute espèce animale, partie mendier dans l'au-delà des raisons de croire en un lieu plus clément. À droite, un squelette d'arbre élance ses bras décharnés

en une supplique futile. Le ciel se cloître dans le bleu obscène, injure quotidienne au malheur humain. La mort de l'acacia remonte à la naissance du troisième enfant comme si la terre agonisante avait voulu se donner une ultime illusion.

« Dieu joue au grand jeu du destin ! affirme Abou au sortir d'un de ces longs moments de méditation qu'il affectionne particulièrement. Il donne, il reprend comme si chacun de nos gestes méritait une récompense ou une punition. »

Afi, sa femme, tout en continuant sa tâche, lève les yeux au ciel en signe de désapprobation et se tait. Les arguments lui manquent pour expliquer les malédictions qui pèsent sur eux. Il faut garder des forces pour accomplir les actes élémentaires. Abou philosophe ; elle, tente de nourrir sa famille. Un corps affamé ne peut survivre même animé d'une âme ivre de mots.

« Le petit a soif ! dit-elle, l'oreille aux aguets.

— L'eau manque, la terre a soif ; l'étoffe de nos jours se ride sous la sécheresse ! » répond-il en indiquant du doigt la citerne de bois vide.

L'unique boisson, elle seule peut l'offrir. Elle lâche le pilon qui s'abat d'un bruit sourd dans sa cage, pénètre sous la tente où se débat son dernier-né, son préféré, l'ultime rempart de sa race. Il gémit dans la chaleur nauséabonde, quémante du bout de ses doigts écartés un réconfort, une issue à sa souffrance. Afi l'attire vers elle, l'entraîne en trois pas décidés vers la clarté. Elle s'assied à même le sol, en plein soleil. Pour une fois, l'ennemi va devenir l'allié. Koffi reste à l'ombre de la tente, si rare à cette heure. Bientôt, le soleil fait son travail, rend le service demandé. Il darde ce corps gracile, presque infantin. Afi ferme les yeux, fait sienne la douleur qui l'irradie, qui mord chaque centimètre de sa peau. Elle trouve le courage de résister à la fraîcheur qui règne sous la toile. Elle l'exige d'elle-même pour épargner à son bébé une mort atroce.

Cinquante degrés agissent comme une serre : Afi sent ses muscles se liquéfier sous le brasier. Très vite, les pores de son cou ruissellent de larmes corporelles qui déferlent en vagues successives, drainées vers un lieu unique, les salières. Des

gouttelettes s'agglutinent aux poils des aisselles, dessinent une gigantesque guirlande multicolore ; d'autres cascadedent jusqu'aux articulations, affluent tant qu'elles forment de véritables petits lacs dans le creux des hanches, au fond de l'ombilic. Afi n'est plus qu'un généreux ruisseau où coule la vie. Alors, l'enfant, avec toute la délicatesse qu'on met pour s'approcher d'un trésor, y plonge le bout de sa langue, humecte ses lèvres de cette onde inespérée. Il aspire cette vie transfusée, ce don d'amour maternel qui paraît inépuisable.

À mesure que Koffi reprend vigueur, Afi s'épuise. L'enfant, avide de la liqueur, tête toujours. Les larmes maternelles se tarissent vite, imitent la terre flétrie qui refuse la germination. À contre-cœur, elle éloigne la bouche gourmande de son enfant, le repose sur sa couche, l'apaise d'un baiser. Il s'endort après un sourire de satiété. Abou ne s'est pas retourné. Il ne s'est pas inquiété du silence soudain, symbole ordinaire d'une mort annoncée. Il sait. Il connaît l'abnégation d'Afi et l'en admire d'autant plus. Ce dévouement quotidien ressemble à une ordalie dont il a honte. Honte d'en être indigne, honte de ce monde qui les rejette dans une agonie dérisoire, honte de ne pas pouvoir le quitter, honte de ce cimetière qui les guette.

L'écrasement du mil a repris comme si rien ne l'avait troublé. L'existence d'Afi se perd en offrandes de ce genre ; les répétitions journalières de ces présents agressent son corps. Certains tarissements en sont les prémices ; Afi ne pleure jamais comme si rien ne la bouleversait plus, comme si la résignation la rongerait. Comme si l'acceptation de son sort s'imposait, évidente, fatale. Pourtant, Afi lutte de toutes ses forces face au destin ténébreux. Elle multiplie les grains de mil. Pas un jour sans qu'Abou et Koffi n'avalent quelque chose ; pas un repas aussi sans qu'Afi ne se prive. Abou l'a remarqué mais ne dit rien pour ne pas lui déplaire. La nourriture qu'il refuse par amour pour son épouse finit dans le gosier de son enfant. Afi n'en profite pas. Il se tait par peur des reproches, même si aucune parole mauvaise ne jaillit jamais des lèvres de sa femme ; même si ses yeux de miel lancent

parfois des éclairs aussi foudroyants que ceux qu'il espère voir strier le ciel puis s'obscurcir à nouveau dans l'infinie profondeur. Afi mesure ses mots comme elle économise ses gestes : sa parcimonie la rend plus belle. Ses séances, de plus en plus fréquentes, face au soleil anthropophage, affinent dangereusement sa taille. Abou la compare à l'une des chameles qui va l'amble au bout de son mirage ; elle aussi étire sa taille, se grandit. Mais, au contraire d'Afi, l'oasis l'enveloppe à nouveau, alimente sa gibbosité. La poitrine d'Afi s'effiloche au fil des jours, briseurs d'espoir d'apercevoir un nuage. Vaine espérance d'un fol humain, amoureux de cette terre ingrate, voulant maîtriser la terrible nature. Cinq traites rapprochées ont rendu les tétons d'Afi aussi menus que la fine poudre qu'elle s'acharne à maltraiter sous le pilon incessant. Ils se noient sous les rares caresses que leur prodiguent les grosses mains d'Abou, tendres de désir. Quelle énergie irrigue donc ce corps qu'il n'ose plus effleurer de peur de le briser ? Ses os si délicats, si ténus semblent devoir se rompre sous les élans d'Abou s'il n'y prend pas garde. Lui seul peut le soustraire au destin. Il le couve cependant du regard de l'aimant ; il voudrait posséder le pouvoir de l'aguerrir face à l'effrayante existence qu'il lui offre depuis leur union. Ils sont partis sur les routes, sur les chemins, sur les sentiers. Devenus des amas de roches clairsemés, ils les ont suivis comme s'ils les conduisaient vers un lieu magique où les bêtes paîtraient en toute quiétude. Ils ne l'ont jamais trouvé, peut-être parce qu'il n'existe pas ; peut-être aussi parce qu'il leur faut l'inventer, l'extirper de l'intérieur d'eux-mêmes. À défaut d'aboutir au Paradis, ils se sont enfoncés chaque jour un peu plus dans le tréfonds de l'Enfer qui, aujourd'hui, les retient prisonniers sans force, sans illusion. Deux garçons, deux filles sont venus les soutenir dans cette épreuve. Abou les a tirés de la douceur du nid pour les asphyxier sous la fournaise. Il a lui-même, à quatre reprises, coupé le cordon ombilical, recueilli le premier cri, couché l'enfant sur le ventre meurtri de la mère. Mais ces petits êtres ne purent résister longtemps à l'horreur de la vie proposée ; ils retournèrent dans le néant.

La mère, alors, usa de ses astuces féminines pour arrondir à nouveau son ventre. Lui, était opposé à cette nouvelle grossesse. L'existence éprouvait trop les corps pour prendre la responsabilité d'une cinquième naissance. Il eut beau répéter que c'était folie pure, que cet être souffrirait mille morts, Afi tint bon.

Et Koffi cria. Six mois déjà que ce vagissement retentissait dans les oreilles d'Abou comme un reproche, comme un blâme du fils envers un père qui a failli.

« Pourquoi m'as-tu enfanté ? Pourquoi m'as-tu fait naître sur cette terre épouvantée de désespoir cru ? »

Chaque fois que l'enfant hurle sa soif, Abou se bouche les oreilles, part au loin, rejoint la caravane imaginaire, gomme la siccité du sol qui gagne son cœur. Abou se sent devenir sec, aride d'amour paternel, jaloux de la connivence qui unit Koffi à sa mère. Ces tétées prolongées, ces dons de larmes, lui sont insupportables. Son désert intérieur resserre son étau chaque jour plus durement, se confond avec celui qui enlise toute vie environnante.

Ses errances l'ont mené près de l'acacia. Sa paume s'ensanglante au contact de l'écorce fossilisée qui se désagrège sous la pression. Il reste longtemps ainsi, prostré sur lui-même, accablé de chagrin rentré. Un voyageur perdu le croirait mort ou en quête d'un improbable trésor. Peut-être prie-t-il tout simplement ? Sa douleur exhale un requiem pour trois vies en sursis. D'abord murmuré de crainte de troubler les Dieux, il prend une ampleur insoupçonnée, fracasse l'immensité caniculaire.

Héraut muet de l'insupportable, son cri ne s'échappe pas de sa gorge, il se déverse de ses yeux. Un torrent ininterrompu roule bientôt sous lui, ensemence la hamada. Les larmes rejaillissent d'un néant qu'Abou pensait à jamais évanoui. Il reprend peu à peu conscience, réussit à se mettre debout, lève les yeux vers l'arbre reverdi, contemple la nature fertilisée.

« Regarde ! » s'écrie Afi qui l'a rejoint.

Au bout de son doigt, un nuage auréole l'horizon. Embrasés l'un dans l'autre, ils pleurent longtemps de joie.